

gagner le marabout de Sidi-Brahim et de nous y retrancher. Quelle course ! Nous y arrivâmes avant les Arabes.

« Nous ne fûmes pas lents à barricader la porte : la muraille était à l'épreuve de la balle ; nous y pratiquâmes des trous, ce que les officiers savants nomment des barbacaues, afin de pouvoir tirer sans nous découvrir et nous fûmes presque rassurés, car les Arabes n'avaient point d'artillerie et nous le savions. On se compta ; nous étions quatre-vingt-trois ; un de nos camarades, à l'aide de son sabre-baïonnette, grava la date sur le mur : 23 septembre 1815.

« D'eil aux barbacaues, le fusil à portée, nous guettions les Arabes qui ne se pressaient point de nous attaquer ; nous étions cernés, nous n'en pouvions doter, et cependant nul cavalier ne venait, selon l'usage, caracolier devant nous en nous injuriant. Trois hommes, bien montés, apparurent ; on s'apprêta à les saluer à coups de fusil, lorsque le capitaine Gèreaux, nous cria : « Ne tirez pas ! » Un de ces cavaliers, derrière lequel on portait un drapeau blanc, agita de la main un papier parlementaire. Abd-el-Kader nous fitait sommation de mettre fin à une résistance désormais inutile, et nous promettait de nous traiter avec humanité, selon les lois de la guerre. Le capitaine nous lut la lettre et nous dit : « Voulez-vous vous rendre ? » On n'entendit pas une voix discordante ; d'un seul cri, on répondit : « Non ! » Un quart d'heure après nous étions attaqués avec une furie extraordinaire. On plaisantait, on disait : « En voilà des faiseurs d'embarras ! » En effet, que pouvaient ils contre nous ? La muraille qui nous servait de rempart était trop élevée pour être franchie par un cheval, nul terrain, nul bouquet d'arbres ne dominaient notre position, les balles s'aplatissaient contre les briques qu'elles écorchaient sans les traverser. Les Arabes étaient découverts, leur nombre même les rendait vulnérables ; nos hommes placés aux barbacaues tiraient à coup sûr ; bien des cadavres entouraient le marabout. Notre capitaine nous recommandait de ménager nos munitions.

« Les Arabes se mirent en retraite et aussitôt les parlementaires revinrent pour renouveler leur proposition. Le capitaine nous consulta de nouveau et de nouveau l'on répondit : « Non ! » Ceux qui étaient là étaient de braves gens, vous pouvez m'en croire. L'attaque fut reprise contre la mesure où nous étions réfugiés et aucune de nos balles ne fut perdue. Le feu fatiguait les Arabes qui se retirèrent ; ce n'était qu'un répit ; nous en profitâmes pour essuyer la sueur dont nous étions inondés. Une troisième fois les parlementaires reparurent et nous eûmes un serrement de cœur en voyant avec un de nos officiers qui se dirigeait vers nous. C'était notre capitaine adjudant-major : il se nommait Dutertre.

« Pâle, marchant avec peine, couvert de sang, car il était blessé, mais de mine hautaine et d'attitude résolue, il était placé entre deux cavaliers qui ne le quittaient pas des yeux et tenaient leur yatagan en main. « Que vient-il faire ? » Un murmure gronda parmi nous, qu'un ordre bref fit immédiatement cesser. Nous retenions notre respiration dans la crainte de troubler le silence et de perdre une seule des paroles qui allaient être prononcées. Lorsqu'il fut près du marabout, le capitaine Dutertre fit un pas en avant et s'arrêta. Il leva la main pour commander l'attention et dit : « Je viens ici par ordre d'Abd el-Kader. » Nous eûmes un frémissement, mais tout le monde resta muet. Forçant sa voix pour être mieux entendu, il ajouta : « Chasseurs ! on va me couper la tête si vous ne posez les armes à l'instant ; votre devoir est de mourir jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre ! » Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, c'est ainsi qu'il parla. Il avait à peine fini qu'il était égorgé. Nous poussâmes un cri d'horreur et c'est à qui passerait son fusil par une barbacaue pour le venger. Les Arabes détalèrent ; ils en avaient assez et ne revinrent plus.

« Un de nous, grimé dans la coupole du tombeau qu'il avait percée d'un trou large comme la main, suivait des yeux leurs mouvements et nous les indiquait. Le gros de la troupe s'en allait ; à côté des chevaux on distinguait des uniformes bleus, ce qui indiquait des prisonniers ; on en conclut qu'Abd el-Kader partait avec la majeure partie de ses cavaliers et qu'il laissait autour de nous un nombre d'hommes suffisant pour former un blocus infranchissable. Nous ne nous étions pas trompés : plus d'attaques de vive force, plus de tentatives d'assaut infructueuses ! de temps en temps un cavalier apparaissait au galop, faisant sur son cou un geste significatif, et disparaissait lorsque, par hasard, une de nos carabines ne l'avait pas fait rouler par terre.

« Nous étions harassés ; c'est à peine si dans ce que j'appelle le chemin de ronde et dans le tombeau même, nous trouvions place. Ceux qui n'étaient point en vedette aux meurtrières, dormaient sous la coupole, à l'ombre, tassés les uns contre les autres, comme des moutons à la bergerie. La chaleur était aigüe et d'une brutalité terrible ; on ramassait de la terre et on en chargeait son képi pour se garantir la tête contre le soleil. Quelle soif ! et pas une goutte d'eau à boire ; en fait de ressource, une bouteille d'absinthe à partager entre quatre-vingt-trois gaillards qui, d'une lampée, auraient mis une rivière à sec ; pas un morceau de pain, pas un rogaton à se glisser sous la dent, et, quel comble de misère ! bientôt plus une cartouche qui vengeât notre mort par anticipation. On était silencieux, mais résolu : non, nous ne nous rendrons pas ; et plus d'un, par une réminiscence naturelle, répéta la parole qui fut crachée, à Waterloo, au nez des Anglais.

« La fin du jour s'écoula, la nuit se passa sans alerte ; les Arabes ne donnaient plus signe de vie ; c'était nous inviter à sortir, c'est à dire à nous faire massacrer. Aussi, l'on resta coi, on dormit et l'on ronfla comme si l'on avait bu de l'elixir de longue vie. Au matin du 21, nous étions éveillés et l'on discutait les éventualités de la journée qui commençait. On n'avait point perdu tout espoir : « Vous verrez que de Djemma-Gazouat en aura entendu les pétarades de la journée d'hier et que l'on va envoyer une colonne à notre secours. » Le capitaine mouilla son doigt à sa lèvre, le dressa en l'air et dit : « Le vent est du nord-ouest, il ne porte

pas, on n'a pu nous entendre. Nous n'avons pas de vivres, serrez vos ceinturons d'un cran et mettez un caillou dans votre bouche, afin de n'avoir pas trop soif ; la journée sera rude, mais vous n'oublierez pas que vous avez l'honneur d'appartenir aux chasseurs d'Orléans. » On répondit : « C'est bien, capitaine ! »

« On n'était point démoralisé, on essayait de rire, on tâchait de plaisanter. Un de nos camarades, assis par terre, les genoux entre les mains, semblait tisto ; on lui dit : « Qu'est-ce que tu as ? » Il haussa les épaules avec un geste découragé : « Je devais être libéré dans un mois ; ses yeux se mouillèrent, il ajouta : « Ah bah ! ça ne fait rien, on ne bronchera pas. » En effet, il n'a pas bronché, car ces chiens de mauricauds lui ont coupé la tête après l'avoir abattu d'un coup de feu. Le capitaine avait eu raison, la journée fut rude, les Arabes nous bloquaient à distance ; pas de combat ; à peine quelque coups de fusil qui ôtèrent aux Burnous l'envie de venir parader de nos côtés.

« Vers les quatre heures, je venais de tirer ma dernière cartouche et, n'ayant plus rien à faire, je regardais, en me haussant un peu, les arbis qui ne bougeaient plus... Un formidable écroulement... je ressens une affreuse douleur au front et... plus rien. . . . .

« Ça se passait il y a quinze jours mes chers parents, depuis huit seulement, j'ai repris connaissance, il y en a cinq que je mange un peu et que je sens mes forces revenir doucement, pas encore assez pour me lever pourtant. Le major m'a dit que je revenais de loin et qu'il fallait que j'ai le crâne dur pour qu'il n'ait pas sauté, car j'ai reçu une balle entre les deux yeux.

« Je suis donc à l'hôpital et tout ce que je puis faire c'est de vous écrire cette longue lettre, trop longue, car je n'en puis plus et je m'arrête. Je suis hors de danger et vous reverrai bientôt si, comme je l'espère on me donne un congé de convalescence pour aller vous embrasser, ce que je fais mille fois en attendant cet heureux jour.

« Votre fils affectionné,

JOSEPH DURAND.»

Pour copie conforme.

MAXIME DU CAMP.

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897

# LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

I

(Suite)

Que croyait-il ?

Ah ! au vrai, on l'eût questionné et torturé qu'il n'eût pu l'exprimer lui-même.

Tout en revenant du télégraphe, ses exclamations incohérentes auraient bien prouvé le désordre de son esprit.

—Bah ! après tout... Qu'est-ce qu'on risque ?... C'est idiot !... Mais aussi... cette glissade sur les roches... c'est si surprenant !... si renversant !... Mais... enfin... Je regarde cela comme un devoir... On se moquera de moi... je me ferai des ennemis... Un surtout !... Voilà une chose qui m'est indifférente, par exemple !...

Et il continuait sa course.

Bientôt il revenait à la Blancarde, car il vous avait mené le cheval un rude train !

L'affolement y était toujours le même. Le lit de la Meurthe, en tout sens était fouillé, dragué aussi bien en ses courants qu'en ses fosses les plus profondes, alors que les eaux y stagnent aussi tranquilles que dans des étangs endigués.

On ne trouvait rien, rien.

Maurice de Prévannes se jeta au cou de son ami, lui bégayant avec d'affreux sanglots qui entre-coupaient ses paroles :

—Charles ! Charles ! Mon ami !... Combien je suis misérable !... Combien je suis malheureux !...

—Ah ! tu peux pleurer, mon pauvre enfant, répliquait le docteur, j'avoue que dans mon cœur je ne trouve pas une consolation, pas un mot qui me vienne aux lèvres... Oui, tu es horriblement malheureux. Et Mme Armande, et le père tout autant que toi, si ce n'est plus.

—Je l'aimais tant !

—Elle aussi t'adorait... Enfin !... c'est un coup du sort !... Un de ces incompréhensibles malheurs qui s'abattent sur une famille...